

**T 401, 4**

**La Princesse en grenouille**

Un vieux soldat revient des îles après vingt-cinq ans de service. Il marche quarante huit jours sans trouver de bâtiments. Les vivres manquent ; [il a] soif. Arrivé au bord de la mer, il trouve un poisson gâté. La faim le presse à le manger. Soif inextinguible.

Il se trouve au coin d'une forêt près d'une petite fontaine. « Enfin ! »

Il y avait une grenouille. Il va pour boire, elle dit :

— Tu ne demandes pas la permission pour boire à ma fontaine ?

— Ah !

— Je te le défends, va plus loin ; je n'ai que ça pour vivre.

— Je t'en prie, grenouille, laisse-moi boire, tu me sauves la vie. Je te revaudrai ça. Je t'emporterai jusqu'à la prochaine eau.

— J'y consens.

Il boit et emporte la grenouille. Au bout de la forêt, elle lui dit :

— Pose-moi là.

— Il y a pas d'eau !

— Ça fait rien.

Il la pose.

— À présent, va-t'en au coin, à droite de la forêt. Tu verras un château. Entres-y. Tu trouveras rien de vivant, mais un jeu de cartes. Joue avec. On te servira à boire et à manger. Mange, bois, joue longtemps, mais ne t'endors pas pendant la nuit. Tu me sauveras.

Il y arrive, trouve table garnie. Il mange.

Un singe vient.

— Tu restes longtemps à table !

— On m'avait dit rien de vivant ici. Pourquoi ?

— Je viens sur l'ordre de mon maître.

— Qui ?

— Robert.

— Je voudrais bien le voir.

Le singe lui faisait des sottises...

Il passe la nuit. Le coq chante. Le singe dit :

— C'est pas un bon coq.

Un autre chante.

— Tu as de la chance !

Il se sauve.

Il rejoint la grenouille. Elle avait deux bras de femme.

— Tu as encore deux mauvaises nuits [à passer]..

Il y retourne le soir. Table garnie.

— Joue aux cartes. Ne t'endors pas !

Arrivent deux singes qui lui disent des sottises :

— Gourmand !

— Faites de même et laissez-moi tranquille.

Le coq chante. Les singes disent :

— Sans cela, tu en verrais de rudes !

Il va vers la grenouille. Deux jambes de femme.

[2]— Encore une mauvaise nuit à passer.

Le soir, même chose. Trois singes [l'] insultent. Il joue aux cartes après manger. Ils lui disent :

— Il y a une chambre que tu n'as pas vue. Viens la voir.

Il y va. Les singes le prennent, le mettent dans un sac et lui font descendre les escaliers *avec* sa tête. Le coq chante. Ils se sauvent.

— Tu as de la chance qu'il chante !

Il était renfermé dans le sac et finit par en sortir, va vers la grenouille, trouve une princesse très belle.

— Tu m'as sauvée, merci. Viens avec moi. Nous prendrons tout ce qu'il y a de beau, voiture, chevaux chez mon père et nous nous marierons.

Ils partent. Dans un petit pays, au loin, [ils] trouvent une vieille filant au fuseau.

— Ah ! monsieur, vous avez donc pas de cocher ? J'ai un grand mandrin de fils qui en ferait bien un.

— Sait-il ? dit la grenouille.

— Oui.

— Où est-il ?

La vieille l'appelle.

— Combien voulez-vous.

— Rien que ma nourriture et [mon] entretien.

— Convenu !

— Mère, tu as de belles pommes. Donne-m'en trois, une pour chacun de nous.

Passant dans un autre pays où [ils voient une] église neuve, ils veulent aller à la messe, laissant le cocher à la porte.

Le soldat s'y endort. Elle ne peut le réveiller ; alors elle le laisse.

Le cocher dit :

— Monsieur ne vient pas ?

— Il dort.

— Attendons-le.

— Non.

— Vous avez raison ; il nous trouvera.

Ils partent. En route, elle raconte au cocher ce qui s'est passé.

— Madame, si vous dites pas à votre père que c'est moi qui vous *a* sauvée, je vous tue.

L'autre s'éveille. Plus de voiture, pas de nouvelles.

Enfin une vieille qui filait lui dit :

— Allez chez la mère des petits oiseaux qui voyagent loin et pourraient le dire.

— Bonjour, la mère des petits oiseaux... Pourriez-vous m'enseigner le département de la Côte-d'Or ?

Elle appelle ses oiseaux [avec un] sifflet. Aucun ne le savait.

— Allez chez le roi des gros oiseaux qui en a plus que moi.

Il y va ...

Il manquait un aigle qui arrive enfin.

[3] — Tu es en retard !

— Mon nid [est] très loin, dans le parc du roi de la Côte d'or. [Il y a] un monsieur qui a sauvé sa fille, condamnée à être grenouille un an et un jour. Ils vont se marier.

— Comment y aller ?

— À cheval sur l'aigle. [Il lui faudra] deux moutons. Si ça suffit pas, vous en prenez, chemin faisant.

Le voilà parti. Elle<sup>1</sup> demandait à manger un mouton, [puis] l'autre mouton. Dans une prairie où [paissait un] troupeau, elle se baisse, en prend deux, en mange un ; un pour ses petits.

On arrive au parc du château. Il se présente. C'est la demoiselle qui lui ouvre la porte.

— Ah ! Tu as trouvé mon logis.

— Pas sans peine.

— Comment<sup>2</sup> vous mariez-vous ?

— Avec le cocher qui menace de me tuer.

Le roi entendait :

— Que veut dire cela ?

Il lui a montré son mouchoir (qu'elle lui avait donné naguère, à son nom).

Et on a brûlé le cocher dans un cent de fagots.

*Recueilli à Pougues-le-Eaux en 1888 auprès de Vincent Valet, [né à Jouet-sur-l'Aubois (Cher) vers 1844-45, aveugle, blessé à Gravelotte (1870)], [É.C. né le 30/07/1845 à Jouet-sur-l'Aubois, résidant à Pougues. Table des successions et absences de Pougues : décédé à Pougues, le 17/06/1903 à l'âge de 57 ans, retraité, célibataire]. Titre original : [La] grenouille<sup>3</sup>. Arch., Ms 55/1, Cahier Pougues/2, p. 25-26 et fin p. 20.*

*Marque de transcription de P. Delarue<sup>4</sup>. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.*

Catalogue, II, n° 4, vers. B, p. 29 (Fin : T 400).

---

<sup>1</sup> Aigle est féminin en parler nivernais.

<sup>2</sup> = avec qui.

<sup>3</sup> À la plume au début du conte, avec le descripteur : 3 nuits à passer.

<sup>4</sup> P. Delarue a ajouté devant Grenouille, la princesse en ...